

ment le dispensateur. Quand on a beaucoup d'argent, quand on en a trop, d'après la notion élémentaire d'une justice distributive équitable, pour se le faire pardonner, il n'y a pas d'autres moyens que de toujours avoir les mains grandes ouvertes, et de donner le plus possibles et le mieux possible.

L'aumône est le sel qui empêche les richesses de se corrompre et de corrompre ; et ne pas avoir les vertus de son emploi, ne pas faire beaucoup de bien de son entourage, lorsqu'on le peut, c'est mal faire.

Vraiment, l'ardeur avec laquelle on souhaite partout la fin des avarés devrait bien leur faire ouvrir les yeux et la bourse. Au lieu d'être l'objet des convoitises de leurs héritiers, en faisant des heureux autour d'eux, de leur vivant même, ils seraient entourés d'attention, d'estime et de tendresse. On a beau se dire : Je n'ai besoin de personne. L'heure des amertumes sonne tôt ou tard, et alors le vide est terrible. Et puis c'est si doux de s'attacher les cœurs par la reconnaissance.

Ce serait si simple pour eux d'arriver à la plus haute considération : en effet, on ne s'incline plus en France devant aucun blason, mais on est rempli de déférence pour les titres de noblesse, conquis par l'intelligence ou la charité : Richard Wallace qui prodigue ses revenus aux institutions philanthropiques : M. et Mme Lenoir qui ont fait à l'Assistance publique des legs princiers : Cochin qui a donné son nom à un hôpital ; Monthyon dont la mémoire est associée à tant de belles fondations, et bien d'autres, sont l'objet de la vénération générale.

Cette considération réjaillit sur les saintes femmes, qui adoptent les enfants des autres, après avoir renoncé aux joies de la maternité : ne croyant pas que leur cœur eût le droit de battre pour un seul amour, elle l'élargissent suffisamment pour qu'il puisse donner une place à toutes les afflictions, et contenir tous les dévouements.

Cela vaut bien le célibat, froid et morne de quelques vieilles filles, qui passent leur temps à thésauriser, à l'écart des

devoirs de la vie sociale et des lourdes charges de la famille.

On ne peut que mépriser celle qui ne paient pas leur tribut à l'humanité, et qui préfèrent leur tranquillité égoïste aux douces satisfactions de faire toujours et largement la charité.

Avec ces joies véritables au cœur, il n'y a pas besoin d'en créer d'artificielles.

Voilà de la bonne et saine notoriété, à la portée des rentiers, plus nombreux qu'on ne croit. qui voudraient bien être quelque chose, mais ne commencent jamais par délier leur sacoche.

Au lieu de donner leur fille à un viveur lézardé, neutralisé, qui a encore le chic, comme dit Baron, mais qui n'a plus de chèque, au lieu de redorer son écu, qui en a grand besoin, avec leurs écus, les parvenus feraient mieux de se souvenir de leur origine, et de montrer, par l'élevation de leurs sentiments, qu'ils étaient dignes des faveurs de l'aveugle fortune.

En faisant une fondation qui porterait leur nom, en prenant sous leur patronage les œuvres pies, qui ont besoin de caissiers, ils feraient un placement plus avantageux, qu'en alliant leur roture à la vanité héréditaire d'un gendre qui remonte plus au moins péniblement jusqu'aux Croisades !...

Le plus solide héritage qu'un père puisse laisser à ses enfants est le souvenir d'une vie sans tache et sans faiblesse. Il n'es pas de médiocres conditions, écrit Champfleury, dans son livre sur les enfants, où l'homme ne puisse se faire remarquer ; et c'est la meilleure éducation pour un enfant que de voir honorer son père et d'entendre le cas qu'on fait de sa personne.

Le fils qui peut regarder son père comme le plus digne du pays, celui qui a le plus travaillé, celui qui est le plus estimé et respecté, possède un héritage qu'aucun revers de fortune ne peut enlever. Et ce trésor, dont il a la garde, un fils sera jaloux de l'augmenter.

Un tel legs est plus considérable que les trésors accumulés par un avare, et dont a la naissance un héritier qui deviendra fatalement prodigue.

Dr L. GRELLETY in *l'Hygiène Pratique*.